J. M. DALLET

(PETITE BOTANIQUE POPULAIRE)

REEDITION

1962

Les pages qui suivent sont la reprise d'un article paru au FICHIER en 1949.

Il est, semble-t-il, superflu de rappeler que l'identification des végétaux qui y sont relevés ne vaut que pour la région de Tawrirt—Waγzen, (Michelet): les mêmes noms se retrouvent ailleurs pour désigner parfois autre chose : on s'en rendra compte en parcourant le chapitre très dense de Hanoteau et Letourneux "Flore de la Kabylie", (T.I, p. 49 dans l'édition de 1872.

Sur la terre kabyle, Dieu fait pousser des végétaux pour l'usage de ses créatures. Ce sont des aliments, des boissons, des remèdes, etc ... que l e s hommes recueillent ainsi, grâce à l a munificence d u Seigneur.

Chaque saison a ses plantes : c'est d o n c tout au long de l'année que les gens profitent de ces dons du Créateur. Beaucoup sont exclusivement végétariens : c'est donc une fortune que produit ainsi la terre des Kabyles : par eux-mêmes, ils ne seraient pas capables d'inventorier toutes leurs ressources, mais, tout ce qu'ils connaissent, ils l'utilisent.

Di-tmurt el-leQbayel, yessemγi-đ Ŗebbi taħcict i-lmunfiεa l-leђliqat-is. Di-tikci m-Bab-ennsen, leŗwaħ ţţafen elħaja l-lmakla, n-tissit, n-eddwa d-wayn-enniḍen.

M-kul lefşel yesεa taħcict-is, daγ-neţţa, ţţul useg̊g̊as, ţţafen elγaci nnεayem Uђellaq-ennsen. Aţas degsen teţţn ala ayen đ-yefka wakal. Teffγ-eđ d ettrika tameq̊ŗant di-tmurt el-leQbayel : nitni, s-yiman-ennsen, ur essaweḍn ara adissinen yak̊ ayen sεan ; ayen ssnen, ţţuqamn-as amkan.

Pour l'alimentation : A la saison, l'arum italicum, —le gouet, — fournit un bulbe comestible : on l'épluche, on le lave, on le coupe, on le fait cuire avec de la farine de blé ou d'orge : il n'a pas de saveur appréciée et il est âcre au gosier : c'est ce qui fait dire, dans la peine ou l'adversité : C'est dur, comme le gouet dans la gorge.

Du scorpiure, à la fin du printemps, on ne mange que (les gousses) en touffes, telles quelles ou écrasées au moulin et cuites dans l'huile. C'est un aliment très lourd, ce qui fait dire : sec comme le sorpiure, de quelque chose de pénible.

Le cardon, — qu'on appelle de deux noms, — se développe au printemps. On ôte le limbe des feuilles et on coupe en petits morceaux les nervures qu'on passe d'abord à la vapeur et que l'on fait cuire ensuite à la marmite. On le mange dans le couscous. Le pied de cardon s'appelle d'un nom spécial ; un nom aussi pour la cueillette. On le cultive par carrés. Il tombe comme un cardon signifie : il est mort de fatigue.

Le silène pousse dans les cultures. On

I-LMAKLA, di-lawan-is, abeεεuq yeţţak-asen-d taweggirt-is : cceqcaṛen-ţ medden, ssiriden-ţ, geẓẓmen-ţ, ssebḅayen-ţ neţţat d-wewren n-enneεma. Ur yesε[i] ara lbenna, ernu yeqqaz di-tbuhcict : zzeg-s i d-eqqim elmeεna-yaği : ikeṛṛeḍ ammubeεεuq di-taγect ! iğ-eqqaṛ bab-is m[i] ara d yil yesε[a] aγbel enγ iqeṛh-it kra.

Tağrirt teţţebḅa değ-neggaru n-tefsut : i teţten deg-s, ala tikebbusin : teţmeçç[a] akken tella neγ teẓẓad di-tessirt m-ebla zzit. ẒẒayet nezzh i-lmakla, daγ-neţţa qqaṛn-as : D akiwan am-teğrirt, i-wayn iweεṛen.

Taγeddiwt, — kra qqaṛn-as tiliţen, — teţţili di-tefsut. Tekkesn-as meddn icerwan, geẓẓmen-ţ cwiţ cwiţ, sεeddayen-ţ eqbel eğ-fuṛṛan, (mehsub sfuṛṛuyen-ţ), ssyen teţţebḅa di-tuggi, teţmeçça di-seksu. Yiwen yemγi, ism-is aγeddu ; tukksa-s qqaṛn-as tugermin neγ tagmert. Ḫeddmen-ţ medden d eţṭṛahi . Yeγl[i] amm-uγeddu, mehsub iḍuṛṛ-it εeggu.

Taγiγact tmeqqi-d degg-igran. SSebḅayen-ţ

en fait une purée. A l'époque où il mûrit dans l e s champs, il y a fête pour tout le monde.

Sont encore bons, pour confectionner des pu- rées: le faux poireau, la tarnast, la bourrache, l a vipérine, l'erodium, la blite, l'ibides, (le limbe des feuilles seulement), l'ortie. L'ortie fait des piqû- res dont la brûlure dure une journée; c'est ce q u i fait dire: Le remède des mauvais sujets, c'est l'ortie! Quand une mère veut corriger u n garçon o u une fille d'une mauvaise habitude, elle leur administre une frot- tée d'ortie pour qu'ils aient souvenir (de la correc- tion) et se gardent de recommencer.

La vesce se mange une fois écrasée (au mou- lin); son goût rappelle celui de la fève. Le lupin, le pois de serpent, on les fait sécher, on les écrase pour en faire du couscous ou de la bouillie. Le pois de ser- pent est une plante spontanée qui ressemble à la fève- role cultivée et dont on dit: Les brouillards nocifs épargnent la fèverole.

Comme garniture du couscous, on emploie les plantes appelées tiberdekkak et tarirast, et aussi la rue, le coquelicot. Le coquelicot pousse rapidement ; il a de jolies fleurs rouges ou rosâtres. On dit : Le sol a donné des coquelicots! quand on constate un pro- grès important en quelque chose.

elɣaci ţţabazint. Lawan i g teṭṭebba di-lehlawi, d el- ferḥ em-meddn irkel.

Igg-elhan daɣ-n i-tbazint, d abeṣṣal, tar- nast, ciḥ-lebqul, ils-ufunas, timceţţ en-tagmart, bli- tu, ibides, (icerwan-is) d-uzekḍuf. Azekḍuf yesεa ti- suqas di-lawan ar-lawan, daɣ-neṭṭa qqaṛn-as : DDw^a u- mencuf d azekḍuf. Ma yella weqcic neɣ taqcict imi te- bɣ^a atekkes yemma-t-sen yiwet elεadd^a ur nelh^i ara, tek- kat-iten s-uzekḍuf akkn adecfun, adceεfen.

Tibiwt teṭmeçça m^{i}ara teẓd : teţţemcabi s i- bawen l-leḥlu. Ibiw bbuccen, aḥbac bbezrem sɣaṛen-ten medden, ẓẓaden-ten i-seksu nɣ i-teḥrirt. Aḥbac bbez- rem imeqqi-đ weḥd-es, yeṭṭemcabi s aḥbac zerrεen med- den, i ff i đ-eṭṭawin elmeεna-yagi : Aḥbac, ur t yekkat ara bu-seṭṭaf !

I-teqfalt, ṭnawalen tiberdekkak, tarirast, elḥeṛmel, ǧiḥbuḍ. Ǧiḥbuḍ imeqqi-đ em-bla lεeḍlan ; iseε- ε^u ajeǧǧig d azeǧǧaɣ neɣ d amellal yessefṛaḥen tiṭ, d ay m^i i s eqqaṛen : Turw-eđ etmurt ǧiḥbuḍ ! m^{i}ara d yil tella zzyada tameqṛant ɣef-elεadda.

Le coquelicot fournit un amusement aux enfants, surtout aux petites filles : ils discutent de savoir s'ils auront un petit frère ou une petite soeur : c'est le coquelicot qui le leur indique : les enfants prennent un (bouton de) coquelicot et le font éclater (sur leur paume) : si deux (pétales) paraissent, (comme deux) pans de burnous, ce sera un garçon ; s'il n'y en a qu'un : c'est un foulard : donc, ce sera une petite sœur.

Les dents de vieille, (le pissenlit), l'épervière, une autre variété de pissenlit, l'oseille sauvage, le laiteron, le cresson, la mâche, la laitue se mangent crus.

Le cresson pousse, après la pluie, dans les endroits humides. Celui qui préfère précipiter les choses que d'écouter des conseils d'atermoiement dit : Allons donc ! J'attendrai que le cresson pousse entre les pierres du foyer !

L'ail sauvage est mélangé au couscous, mais personne n'en mange le bulbe "de peur d'attraper des poux".

Les enfants s'amusent à manger les raisins de chacal, (un sédum), dans les champs, sur les chemins, une main à la bouche, l'autre à terre, pour que le chacal ne les trouve pas en train de lui voler ses raisins.

L'arbousier est bien différent des autres arbres avec qui il se trouve : il donne des baies rouges, si bonnes que les enfants s'en lèchent les babines : un

J̧iħbuḍ d elleɛb ameq̊ṛan b̊b̊arrac, aħeɛda n-teqcicin : ţţemnamaren w^i ara yeseɛun egma-s neɣ ewletma-s : i sen-t-iđ yeqqaṛen, d ejiħbuḍ : m-k̇ul-yiwn adyeddem yiwet_tej̧ibuħţ, a ţ yesţeṛḍeq : ma yufa sin icuḍaḍ, meħsub d abeṛnus, win d aqcic ; ma yiwen wecḍaḍ, ttimeħremt, tinna ttaqcict.

Tuɣmas en-temɣaṛin, tuẓeḍla, ẓẓeɣdeṛ, asemmum, waħrir, ġerninuc, taḍuţ bbulli, ẓid-elmum ţmeççan d izegzawen.

Gerninuc imeqqi-đ em-ħeɛd lehwa deġ-mukan yeťneddan. Win yebɣan adyazzel ɣef-yiman-is, m-eħl^a a-semmezġer, yin-as : Ay-ul-iw, ur eţţaṛj̧uɣ ar^a ar đ-yemɣi ġerninuc ger-yinyen !

Bibṛas sseḫlaḍen yiss seksu, meɛn^i ur iteţţ ħedd taqeṛṛut-is ammar tilk̇in.

Tiẓuṛin bbuccen, kessen fell-asent warrac di-leḫlawi d-iberdan, afus deġ-mi, wayeḍ di-lqaɛa, ɛlaḫaṭeṛ ţţaġ̊adn a tn-iđ yaf wuccen ɣef-etẓuṛin-is.

Isisnu, iḫulf ak̊ iġad đ-yella : yeţţak-eđ elħebb d azeġ̊ġ̊aɣ f ɣeẓẓn iḍudan-ennsen warrac. Akken ye-

enfant, quel qu'il soit, devient fou quand il voit des arbouses.

L'ormeau et l'acacia sont la joie d e s enfants pour leurs fleurs qu'ils appellent ççilmum. Les fleurs de l'acacia sont les plus sucrées. De couleur blanche, elles se présentent en grappes que les enfants arrachent à pleines mains pour les manger. Le "tchilmoum" d'ormeau est plus petit et pousse en touffes sur les branches. L'année de tchilmoum e s t, dit-on, une année de figues.

Dans les endroits bien arrosés poussent les **morilles** et les autres champignons. L e s morilles se cuisent à l'huile ou sous la cendre. Elles ont un petit goût de viande: on dit: Je jure de te manger, morille, en guise de viande!

Les autres champignons sont de plusieurs espèces: il y a les rosés, les champignons d'ormeau, ceux qui poussent au pied des figuiers: ils sont tous comestibles, se mangent dans les feuilletés, mélangés à la sauce du couscous ou cuits sous la cendre. Les champignons des chênes ne sont pas comestibles: ils donnent la mort. Te voilà joli, figuier d'ajenjar: tu finis en champignons! s e dit d'un homme de bonne famille affligé d'une médiocre progéniture. Les oreilles de fée qui poussent sur les vieux arbres e t les pets de berger qui croissent sur le sol ressemblent à des

bγu yili weqcic, mi ġ-wal^{a} isisnu, a t yekcem waḍu.

Ulmu yak̊ d-ettejṛ^{a} uṛumi ssefṛaħen-ten s-i-
jeǰǰigen-ennsen imi qqaṛen ççilmum. ÇÇilmum n-ettejṛ^{a}
uṛumi d aẓidan : d amellal di-ṣṣifa-s, yeṭṭaǩ-đ iguza
cerrwen warrac m^{1}ara ten eççen ; ççilmum bbulmu d amej-
ţuħ, d azegzaw, imeqqi-đ d ikebbusen γef-eťṣeḍwa. A-
seg̊g̊as g ara yerbeħ ççilmum, tazart, ħesb-iţ eg̊g̊-eḍ-
ṛiq-is.

Deġ-mukan yelman meqqin-đ iǩerciwen d-ig̊er-
salen. Iǩerciwen, imi qqaṛen daγ-n iberçeçça, ţţeb̊ban
di-zzit neγ di-lkanun ; nuɛen d aksum ; qqaṛn-as : GGul-
leγ, ar ǩ eççγ ay-aberçeççu, i-wudem en-cuccu !

Ig̊ersalen sɛan aṭas el-leṣnaf : llan ig̊ersa-
len en-tafugt, ig̊ersalen bbulmu, ig̊ersalen el-lγella:
wiġi yak̊ elhan i-lmaǩla, deg̊g̊-esǩaf, eg̊-seqqi neγ di=
lkanun. Ig̊ersalen en-tasaft, ur tn iteţţ ħedd eɛla-ḫa-
ṭeṛ neqqen. "Ay telhiḍ, ay-ajenjar : leqṛaṛ-ik d ig̊er-
salen !" qqaṛen-t m^{1}ara yili bnadem el-laṣel yeǰǰa-đ yir
ara. Imeẓẓuγen en-teryel đ-imeqqin γef-ettjuṛ wessren
yak̊ ťťuṛiţ umeksa dd-imeqqin f-elqaɛa cuban ig̊ersalen,

champignons mais ne sont pas commestibles.

Dans toute cette abondance répandue par Dieu sur la terre, les animaux domestiques ne sont pas oubliés.

Au gros bétail, — l e s bêtes de somme, d'abord, — il est échu le diss, (en hiver), les feuilles de roseau, qui valent l'orge, l e romarin, le chardon des ânes, la folle avoine ; pour les ovins, les branches tendres de chêne et d'olivier; pour le menu bétail : le sureau, le lierre, l'asphodèle, le tamaris, la bruyère ; mais tous les bestiaux mangent la filaire, le trèfle, le prunelier, les chrysanthèmes des champs ; les lapins aiment le liseron, l'ormeau, les dents de vieilles et les feuilles de vigne.

Plusieurs de ces plantes donnent lieu à des expressions de langage : le diss : taillader l a langue comme le diss, se dit à l'occasion d'une chose très pénible ; le roseau : voix de roseau, à faire des flûtes ; fragilité du roseau ; si c'était la taille qui fait le mérite, Ou-Hamlate était aussi grand qu'un roseau ! Le romarin : elle ne balaie pas sa cour, mais pour la mosquée elle empoigne le (balai de) romarin ; je t'ai frappé d'un coup de balai de romarin le dimanche : tu ne te marieras pas ! L'asphodèle : Mange l'asphodèle : le temps nous presse ! disent les bergers en excitant leurs bêtes un jour de pluie. La bruyère : Les Kabyles s o n t comme la bruyère qui casse plutôt que de plier.

meɛn^{a} ur etn iteţţ ħedd.

Di-lḫiṛ-aġi yak̊ i đ-yesmar Ṛebbi ɣef-etmurt, lmal ur yeţţuħeggf ara.

I-lmal ameq̊ṛan, yennefk-as, — tamezwarut i= zzwayel, — adles di-ccetwa, aɣanim iɛuḍan timẓin, amezzir, asennan b̊b̊eɣyul, taẓedkunt ; ti-s-snat, i-wbeqṛi, ickir, eccḍeb ; ti-s-tlata, i-llɣụ, egriḍ, adafal, abeṛwaq, amemmay, aḫlenj ; lḫaţima, teţţen ak̊ tametwala, iffis, elberquq en-taɣaţ, azduz b̊b̊akli ; iwtal, i ħemmlen d ezzenţaṛ, ulmu, tuɣmas en-temɣaṛin d-yiferr en-tejnant.

Aţas di-lħicc-aġ^{i} i đ-yejjan lemɛan^{i} i-lɣaci : adles : yettcelliħ degg-ils amm-edles : qqaṛen-t m^{i} ara tili yiwet elħaja l-lqaseħ ; aɣanim : taɣ̊ect yecban aɣanim, elqedd uɣanim, tiɣẓ^{i} uɣanim, limmer d elqedd i ţţ ilan, u-Ħemlat iġ^{a} aɣanim ! Amezzir : Lħaṛa-s ur ţ tefṛiḍ, i-ljameɛ teţţf amezzir !... Ewteɣ-k s-umezzir ġġ= ass-elħedd, ur k yeţţaɣ ħedd ! Abeṛwaq : ÇÇ abeṛwaq, elħal iḍaq ! i ġ-eqqaṛen akka d imeksawen m^{i}ara sħiren elmal-ennsen deġġ-ass ugeffur. Aḫlenj : Leqbayl amm-eḫ-

Pour la boisson : Les Kabyles utilisent le thé des champs, la menthe veloutée et la menthe pouliot, le serpolet. Ces trois derniers sont mélangés au thé pour donner du goût. La menthe veloutée pousse près de l'eau: elle a une saveur douce, tandis que la menthe pouliot pousse partout et a une saveur piquante comme le piment. Ces simples que nous venons de mentionner sont bouillies dans l'eau et on y ajoute du sucre.

Pour les maladies, comme pour la nourriture, on trouve les plantes appropriées. Les blessures se guérissent avec la clématite ou l'olivier sauvage : on les pile jusqu'à obtenir un liquide verdâtre que l'on verse sur la partie malade. La bourrache, la menthe à feuilles rondes sont bonnes pour la toux; la dernière est bonne pour les angines: on en fait alors un cataplasme. Le glaïeul des champs cicatrise les bobos: on le pile et on en saupoudre l'endroit malade; la tiγeṛsi ggiger a les mêmes propriétés bienfaisantes. La fumeterre guérit les brûlures : on la fait griller, on l'écrase en farine pour saupoudrer. La mélisse la mauve réduisent des enflures telles que furoncles et boutons: avant application, on les fait cuire dans l'huile.



lenǰ : ṯṭeṛẓan wa-l^{a} adeknun !

I-TISSIT, Leqbayel ssebbayen ellaṫay el-leḫla, — imi qqaṛen daγ-en tazibba, — enneεneε, fleggu, zzeεteṛ : tlata-yaġ^{i} ineggura ḫellṭen-ten meddn i-llaṫay akkn aṫeseu lbenna. NNeεneε imeqqi-ḋ γeṛ-ttama bbaman ; lbenna-s ttaḣlawant wamma flegg^{u} imeqqi-ḋ di-mḱul emḱan, d aqeṛḣan amm-ifelfel. Tiḣcicin-aġ^{i} i ḋ-nenna ssawalen-tent deǧǧ-aman, rennun-asent esskeṛ.

LEHLAK, am-elmaḱla, yeseεa taḣcict-is weḣd-es : elǰerḣ, yeṭṭarra-t uzanzu yaḱ d-uḣeccad : teddzen-ten alamma fḱan-ḋ aman izegzawn i ssurugen f-emḱan yeṭmekknen. Ciḫ-lebqul yaḱ ttmejja lhan i-tusut ; timejja lhant daγ-n i-twermin : ṭṭuqamen-tent ttaǰbiṛt. Tafrut ggiger tesselḣam ididdicen : neqqden-ṭ ar ttuγal d awren, zzuzzuren-ṭ γef-emḱan ihelken ; tiγeṛsi ggiger teseεa nnfeε am-tefrut ggiger. Tiqqad ggesγi sseḣluyent timeṛγiwt: tezzun-tent, neqqden-tent d awren i-wzuzzer. Iferr en=tzizwit, mejjir ssebbayn ayn ibezgen am timmas, ennbut: qebl a ten weqmen, ssebbayen-ten di-zzit.

Le thapsia est employé comme vésicant pour des membres malades; les Kabyles e n flagellent aussi les mamelles des vaches à vendre pour qu'elles passent pour bonnes laitières. On fait bouillir à l'eau le tu-bercule de la scille quand on a la gale et on se bai-gne avec cette eau. L'aunée guérit les brûlures: elle ne devient jamais grande: c'est ce qui fait dire: Sor-tira-t-il une poutre de l'aunée?

La germandrée est rare; elle est bonne pour le ventre, guérit les coliques, facilite la digestion. L'armoise, la rue guérissent aussi l e s coliques e t chassent les vers intestinaux. Les femmes font cette incantation : O rue, arrache-le et ramène-le, - m o n lait et mon beurre: - où qu'il soit, ramène-le moi! car les femmes, par des sortilèges, coupent le lait et le beurre des bonnes laitières. Si la propriétaire de la vache veut voir revenir son lait, elle annule les effets du mauvais œil par (les effets bienfaisants de) la rue: tout en prononçant les paroles susdites, elle fait des fumigations à la bête. Celui qui veut briser les effets du mauvais œil dira: de la r u e dans ton oeil! La rue est aussi un contrepoison. C'est le hé-risson qui l'a découvert car, lorsqu'il a mangé un ser-pent, il va mordiller cette herbe: s'il n'en trouve pas sur place, il emporte le serpent avec lui jusqu'à c e qu'il trouve de la rue. S'il n'y en a pas du tout, il ne le mange pas. S'il en trouve et qu'il mange le serpent, si quelqu'un lui arrache cette herbe, il gratte l'en-

Aḍbib, ţţuqamen-t akkn adyessebzeg elmefşel ihelken, — kkaten yiss daɣ-en timuẓẓag en-tsita l-lbiɛ i-wakkn adɛeddint ttisita n-eccetla. — SSeb̊b̊ayen deg̊g̊=aman taweggirt ikeffil iġad ihelken ajeǰǰiḍ, ccucufen s-waman-enni. Amagraman itekks ur̦ɣu : ur yeţţimɣur̦ ara, ff-ayenn[i] i qqar̦en : A ḋ-yeffeɣ wejġu deg̊ - magraman? Jeɛḋa qlilet, telh[a] i-teɛbuţ, tetekkes tameħħaqt, tes-selħuy lemɛadda. CCiħ, awermi tekksen daɣ-en tameħħaqt, ɣeţţlen-ḋ izerman. Awermi, qqar̦ent-as tilawin : Ay-awer-mi, werrm-it-iḋ ! — Ayefki-w d - wudi - w, — Anda llan, err-iyi-tn-iḋ ! eɛla-ǰaţer̦ tekksent tilawin s-ikaruren ayefki d-wud[i] i-lmal yelhan ; ma tebɣa lall-ennsen a tn-idd-err, aţesderɣel tiţ tameɛyant s-uwermi : k[a] ara thedder̦, teţbeǰǰir̦-as i-lmacya. Win yebɣan adyer̦ẓ tiţ b̊b̊ayeḍ, a s yini : Awermi deg̊g̊- alln-ik ! Awermi daɣ-en d eddwa n-essemm : ibeggn-it-idd inisi : mi ġ-eçça g̊g̊ez-rem, adir̦uħ adyesseqmumed deġ-wermi : m[a]ur yuf[i] ara deg̊g̊=emkan-enni, adyaw[i] azrem yid-es alamma yemlal-eḋ yid-es: m[a] ulac yak̊, ur t iteţţ ara ; ma yella yuf[a] awermi, yeçça deg̊g̊-ezrem, iqelɛ-as ħedd taħcict-enni, adiǰebbeḍ g̊g̊=

droit (où elle était) en poussant des cris et ne tarde pas à crever.

Le chiendent, le frêne, le laurier-sauce (qui a deux noms), le romarin, la renouée, le marrube sont de bons stomachiques. Le marrube est très amer : on dit: Je bois le marrube pour ceux qui me sont chers : c'est-à-dire que je suis prêt à tout accepter pour ceux à qui je dois naturellement de l'affection. Va boire du marrube ! est une imprécation qu'on fait à un importun.

La diarrhée infantile est néfaste aux nourrissons. Les remèdes qui la guérissent sont recherchés : la morelle noire se prête à deux emplois utiles: après l'avoir pilée, on en fait boire une décoction au petit enfant et de la pellicule qui reste on peut faire un emplâtre pour (les maux de) tête.

Le plantain est vendu par les colporteurs. L'orobanche facilite la circulation du sang.

L'absinthe, la pâquerette, la centaurée et les divers "thés" sont bons pour la fièvre.

A qui s'est cassé ou luxé un membre, on met des attelles avec la tige de la férule car c'est une plante au bois léger, bien que sans grande force, ce qui fait dire : Inutile de me demander de mes nouvelles : je suis aussi fort que la férule ! - J'ai pris une

emk̇an-enni, yettsuɣu, ur yeţɛeṭṭil ar^{a} adyeqqaṛ.

Affar, aslen, ṭarselt, — imi qqaṛen daɣ-en eṛṛend, — amezzir, zzenṭaṛ, mernuyet ssiriden-đ lemɛadda n-ebnadem. Mernuyet eṛẓaget nezzeh, qqaṛn-as : Swiɣ mernuyet ɣeff-i ɛzizen ! meħsub : qebleɣ lemħani ɣeff-in yellan n-tasa. Ŗuħ atteswed̦ mernuyet ! deɛɛun akk^{a} i-win yeţmeṛṛid̦en.

Tagd̦iṭ tḫeddem elbaṭel i-ḷḷufanat : ddwaw^{i} i ţ yesseħluyen eɛzizit ɣul-laci : tuccanin sɛant ennfeɛ ɣef-meṛtayen : teddzen-tent medden, sswayn aman-ennsent i-ḷḷufanat, tilmect đ-yeţţeğrayen ţţuqamen-asen-ţ ttaj-biṛt i-wqeṛṛu.

Lmeşşaşa zznuzun-ţ iɛeṭṭaṛen. Ifadden n-eṭmurt ttserriħn iẓuṛan.

Jaṛeţ-Meryem, ijejjigen en-tefsut, qlilu d-ellaṭayat elhan i-tawwla.

Mara yeṛṛeẓ neɣ yelleɣẓam wabɛed̦ değ-d̦aṛ neɣ değ-fus, ţţuqamn-as tuflin s-ijelk̊ad̦en, eɛla-ḫaṭeṛ as-ɣaṛ-is eṛqiq. Day^{a} i ff i qqaṛen : Ul^{a} i ťsaled̦ fell-i : aql-iyi jehdeɣ amm-ujelk̊ad̦. QQaṛen daɣ-en : Uqmeɣ ti-

férule pour faire un pilier de charpente : qu'adviendra-t-il dans l'avenir ? se dit quand on se confie à un homme sans ressources morales.- Férule, bois cassé! se dit à quelqu'un qui est dépourvu de moyens, de considération.

Les larmes de sève de la **vigne** font repousser les cheveux.

Du **lin** on fait des emplâtres contre les maux de tête et les douleurs intercostales.

Ce que les Kabyles appellent **elḣelḃa** n'est pas la plante (**fenugrec**) connue des Arabes. Ce que les Kabyles appellent **elḣelḃa** est le **datura**, inébriative, de taille moyenne, donnant des fleurs en bouquets et épineuse. Son principe actif fait engraisser : on absorbe la graine dans une figue ou dans du miel. On dit: Il a mangé du datura : il ne sait où il en est! en parlant de quelqu'un qui est toujours dans la lune.

Le **chardon chausse-trape** soulage les affections de la cornée : on en fait des fumigations. On dit: Tu laboureras les chausse-trapes! à qui peut s'attendre à des ennuis ou des dangers.

Les raquettes du **cactus** servent d'onguent pour les furoncles et les boutons : une fois appliquées elles font pression et font sortir le pus.

g̊ejdit s-ujelk̊aḍ ! mara teţţekleḍ γeff-in yesεan ala tuγmas deġ-mi. Ajelk̊aḍ d asγaṛ isehlen i-tṛuẓi : lmeε-na-s ţţaddren-ţ-id medden γeff-in ur nesε^{i} acemma neγ yeţwaḣeqṛen.

Imeţţawen en-tejnant ssemγayen-d acebbub.

Tiffest, ţţuqamen-ţ medden ttajbiṛt i-wqeṛṛu, mara t yehlek ebnadem.

Ayn iwimi qqaṛen leqbayel elḣelḃa, maççi ttaḣcict iwimi qqaṛen waεṛaben. Lḣelḃa l-leqbayel tesskeṛ; neţţat teqyes di-lqedd, teţţak-ed tikebbusin yesεan i-sennanen. Telh^{a} i-şşeḣḣa : teţţen meddn iεeqqayn-is deġ-niγman neγ di-tament. Mara yili bnadm ur yeẓṛ^{i} and^{a} i-teddu, nγ ac^{u} iḫeddem, qqaṛn-as : Yeçça lḣelḃa !

Isennanen b̊b̊eγyul elhan i-şeffu n-tiṭ : ţbeḫ-ḫiṛen yis-sen medden. Mara yuqem ebnadem tabburt i-ca-cwal enγ i-lemḣani-s, yeqqaṛ : A d-megreγ isennanen b̊b̊eγyul !

Iḣder ukermus, ţḣukkun-t meddn i-timmas ak-kn adeb̊b̊ent : mi t ḣukken, ẓemmḍen amkan-enn^{i} i-wakkn a d-yeffeγ waṛşeḍ.

Certains produits végétaux sont appliqués par frottement, employés surtout par les femmes les jours de fête : d'écorce de noyer elles se frottent les dents et les lèvres ; le genêt épineux donne des larmes (de goudron) pour les sourcils : ce genêt est une plante sauvage : on l'arrache quand on la trouve dans les champs, aussi, quand il naît un garçon chez le propriétaire d'un champ, le genêt se met à pleurer car il sait que cet enfant, une fois grand, le trouvera là et l'arrachera ; à la naissance d'une fille, il se réjouit et s'en fait fête car, (même devenue femme,) elle ne lui fera aucun tort puisque, au contraire, elle trouvera à l'utiliser.

La bryone rosit la peau, aussi les femmes s'en frottent-elles les joues.

Quand il s'agit de balayer, les Kabyles ne se font pas tirer l'oreille : ils ont chez eux, gratuitement, ce qu'il faut pour cela et trouvent tout le nécessaire dans les champs et le maquis : le romarin, qu'ils lient en bottes, (sauf le samedi où ce serait de mauvais augure) ; la fougère aigle qui sert surtout

Mara cebbḣent tilawin di-leεwaceṛ neɣ di-tmeɣṛa, ẓẓeyyinent udmawn-ennsent s-ekra n-teḣcicin el-leḫla ţḣukkunt i-mkul lefṣel bbudem, am-yeclem enɣ azaṛ n-etjujeţţ, ɣemment yis-sen asedṣu d-icenfirn-ennsent ; sseṛɣayent azezzu yeţţak-đ imeţţawn iwimi qqaṛent timmi, ţţarrant-eţţ i-leεyun-ennsent. Qellεen-t medden mara t afen di-leḫla εla-ḫaṭeṛ ur yesεi nnfeε enniḍen. QQaṛen : Yeţr^u uzezzu ! mara ylal weqcic, eε-la-ḫaṭeṛ yeẓṛa, ass mara yimɣuṛ weqcic-enn^i, a t yessenger ; wammag mara tlal teqcict, ifeṛṛeḣ, yeţţuqim tameɣṛa : yeẓṛa taqcict ur t teţţuṛṛ^u ar^a imi d astenfeε ara testenfeε yes-s. Akkn adessizewɣent leḣnak-ennsent, ţḣukkunt-asen eḣmimuc.

Aḍumm^u ur yell^i ara d ayen qlilen ɣuṛ-leqbayel imi dɣ^a ayen ss i ţţummun yeţţenkar-asen-đ baṭel : sεan taḣcict iwimi qqaṛen amezzir bbeɣyul. Mi đ-eddmen tameqqunt, a ţ cudden, ţţummun yes-s iḍumman imeqṛanen, amm-eεfir, ađaynin, azniq neɣ amkan yellan yetwesshen aṭas. Amezzir imeqqi-đ degg-eḣṛiq neɣ degg-emkan ur

à balayer l'aire ; le cytise, pour balayer les abords de la maison. Le cytise et la fougère n'ont pas grande utilité par ailleurs : là où ils se trouvent, rien ne pousse, c'est pourquoi on n'aime pas les trouver dans les cultures. On dit: Le champ qui produit de la fougère, que l'éboulement le ravage en été! - La terre où pousse le cytise ne vaut absolument rien!

On a encore le cyste, le lentisque, la bruyère : on dit: Qui veut avoir la tête dure comme le fer (et ne rien craindre), qu'il se lave avec le cyste!

Mais les produits de la terre amusent aussi parfois les enfants. Ils jouent avec l'orge queue-de-souris : ils en mettent un épi dans leurs vêtements et le cherchent au bout d'un moment pour voir sur lequel d'entre eux il a voyagé davantage; avec les graines d'erodium, qu'ils piquent sur leurs habits et regardent tourner toutes seules comme les aiguilles d'une montre; avec les feuilles de l'umbilicus : ils les posent sur leur poing et frappent de l'autre main: elles éclatent comme de petits pétards.

tekkat ara tg̊ersa. Tekksen-t-iđ medden melm[i] i sen yeħwa, ħaca deg̊g̊-ass n-essebt : qqaṛen d eṯṯiṛa. Ifilku d-ileg̊g̊i tekksen-ten-iđ medden, ṯṯummun yis-sen deg̊g̊-ennar mara srewten. Ur esɛin ara nnfeɛ b̊b̊aṭas eɛla-ɧaṭeṛ kra b̊b̊anda llan, amkan-enni d iɛiqeṛ, daɣ-neṯṯ[a] ur ten ħemmeln ara medden; ɣeff-ay[a] i qqaṛen : Amkan đ-yeṯṯakn ifilku, buddɣ-as asyaɧ deg̊-nebdu! Ula d ileg̊g̊[i] ur yesɛi nnfeɛ b̊b̊acemma.

Amkan daɣ-en deg đ-meqqint tfuzzal ur yesw[i] acemma, kada wa metlen tidekt ed-weɧlenǰ. QQaṛen : Win yebɣan adyesɣeṛ aqeṛṛu-s icucef s-etmeṛdemt n-etfuzzal!

Kra di-teħcicin el-leɧla ṯṯuraren yis-sent warrac, am-tyedreṯṯ b̊b̊eɣyul : ṭṭarran-ṭ di-lqecc-ennsen, sskaden-ṭ mara tleħħu. SSwayeɛ el-leɧla, ssentuyen-tent ɣef-etcucay-ennsen, ṭfeṛṛiǰen deg-sent ant[a] ara yennḍen aṭas. Tiçuffiḍin el-leɧla sṭeṛḍiqen-tent gr-ifassn-ennsen am-elmuħeṛṛaqa.